

Ils font l'événement



À l'ombre des jeunes hommes en fleurs Écœurés par les guerres de décolonisation auxquelles ils participent, en Angola ou au Mozambique, de jeunes officiers créent le Mouvement des forces armées, se dotent d'un signe de ralliement – l'œillet – et d'un but : renverser un gouvernement dans la droite ligne de Salazar.

Il y a cinquante ans, la révolution des Œillets

Anniversaire. Au Portugal, l'*Estado novo*, le régime instauré par António Salazar depuis 1933, tombe le 25 avril 1974, à l'issue d'une révolution dirigée par une junte militaire.

ENTRETIEN AVEC YVES LÉONARD

Voilà cinquante ans, le régime autoritaire portugais tombait lors de la révolution

des Œillets. Yves Léonard, professeur à Sciences Po, revient sur Salazar (1889-1970), ce «dictateur énigmatique», et sur cet événement tout aussi mystérieux.

HISTORIA – Votre livre s'intéresse à l'un des dictateurs

les plus discrets du xx^e siècle, qui instaura pourtant, pendant plus de quarante ans, un régime qui lui a même survécu quatre ans.

Yves Léonard – C'est vrai, on le connaît mal et il existe peu de travaux biographiques sur cet homme sans charisme, qui a fait de la discrétion un fondement de sa longévité. Ce mauvais orateur qui détestait apparaître en public était pourtant un volcan



d'ambition, comme disait un de ses amis prêtre. C'est son côté Julien Sorel. Il en rajoute sur ses origines populaires mais, surtout, il veut prendre sa revanche sur le destin.

Lors de la révolution des Œillets, on voit un soldat décrocher un portrait de Salazar au siège de la police politique...

Cette photo a fait le tour du monde, ce 25 avril 1974. Symboliquement, elle en dit long, parce que Salazar est mort depuis quatre ans. Mais c'est bien lui et son régime que l'on renverse. Les « capitaines d'avril » auraient bien voulu le faire de son vivant et ils estiment qu'ils auraient réussi de la même manière. Le président du Conseil, Marcelo Caetano, qui a repris les rênes du pouvoir, n'est qu'une pâle copie de l'original. En réalité, le salazarisme est mort avec Salazar.

Cette révolution est-elle motivée par le rejet des guerres coloniales ?

Oui. Ces dernières ont fait beaucoup de morts au Mozambique, en Angola, mais Salazar est resté inflexible sur le sujet : l'abandon de l'empire entraînait, pour lui, la disparition du Portugal. Or ces « capitaines d'avril » sont au contact des troupes dans ces pays. Ils considèrent que ce régime a fait son temps et que ces guerres sont « leur Vietnam ». Ces officiers intermédiaires sont la clé de tout : ils sont jeunes et informés grâce à leurs déplacements à l'étranger – ils ont suivi Mai 68, l'insurrection de Prague, et la perte de Goa, en 1961, a été le signal avant-coureur de la décolonisation : Nehru a envoyé 45 000 hommes pour récupérer cette possession portugaise. Pour eux, le régime est anachronique, il est temps de passer à autre chose.

Comment les Lisboètes ont-ils vécu ce 25 avril ?

Au petit matin, les gens se rendent au travail avec un sentiment d'incertitude. Les blindés dans les rues évoquent les événements chiliens (11 septembre 1973). Puis surviennent ces scènes de basculement vers 11 heures. La frégate amarrée sur le Tage n'a pas tiré sur les opposants. C'est la fraternisation. Les jeunes officiers remettent alors le pouvoir au général António de Spínola, qui obtient la reddition de Caetano. En une seule journée, la révolution des Œillets renverse la plus vieille dictature d'Europe occidentale.

L'Espagne regarde avec crainte ce qui vient de se passer, la « dictature des colonels » en Grèce aussi. Plus tard, en Tchécoslovaquie, Václav Havel s'inspirera de la révolution des Œillets pour sa « révolution de velours » en 1989. Le 25 avril a provoqué une vague de démocratisation et, pourtant, le cas demeure singulier : des militaires renversent une dictature pour instaurer la démocratie.

Que reste-t-il de Salazar aujourd'hui ?

Si le salazarisme a disparu avec António de Oliveira Salazar, reste encore, au Portugal,

“Le cas portugais demeure singulier : les militaires renversent une dictature pour instaurer la démocratie”

On a le sentiment que cette révolution est aussi discrète que le dictateur qu'elle a renversé...

Les Portugais sont calmes, ils n'aiment pas faire de bruit. C'est le fruit de leur culture, du poids de la ruralité. Salazar s'est servi de cela. Il n'y avait chez lui aucun éclat de voix, tout était feutré. Ce qui n'empêchait pas son régime d'être inflexible.

Qu'est-il arrivé après cette révolution ?

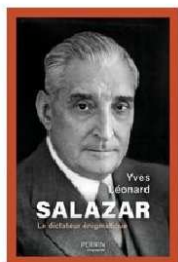
Les militaires ont transmis le pouvoir aux civils. L'événement a suscité un intérêt considérable car tout le monde avait en tête le cas chilien, où les militaires firent exactement l'inverse. Par la suite, les différentes colonies portugaises ont accédé à leur indépendance.

Quelles furent les conséquences en Europe ?

l'image d'un homme discret, une sorte d'anti-Franco. On lui prête même certaines vertus. Si son régime fut corrompu, on souligne sa probité, le fait qu'il n'a bénéficié d'aucun enrichissement personnel. Son statut d'universitaire – il était professeur de droit à l'université de Coimbra –, dans une société de castes, a instauré une forme de respect à son égard.

C'est, au fond, un technocrate avant la lettre qui a cherché, dans l'*Estado Novo* (l'« État nouveau »), une troisième voie entre le libéralisme et le fascisme, tout en restant le plus discret possible et en cultivant une rhétorique de l'invisibilité. Mais il a pour cela condamné l'immense majorité de la population à la misère et est resté intraitable dans l'exaltation du fait colonial. 

**PROPOS RECUEILLIS PAR
LAURENT LEMIRE**



Salazar.
Le dictateur
énigmatique,
d'Yves Léonard,
(Perrin, 528 p.,
27 €). En librairie
le 18 avril.

Les coulisses du film *Paris brûle-t-il?*

Cinéma. À partir du 27 mars, l'exposition proposée par le musée de la Libération de Paris dévoile les enjeux mémoriaux et politiques de ce film culte.

Paris brûle-t-il? rassembla en 1966 plus de cinq millions de spectateurs. De rediffusion en rediffusion, l'œuvre de René Clément a durablement fixé dans les mémoires tout un imaginaire de la Libération de Paris. Mais se souvient-on que ce classique s'inspira d'un best-seller éponyme, au contenu très partial, paru en 1964, il y a tout juste soixante ans? Sait-on, comme l'illustre une éclairante exposition, qu'il suscita une bataille des mémoires aussi âpre que déséquilibrée?

D'emblée, le projet du producteur Paul Graetz inquiète les communistes. L'ouvrage de Dominique Lapierre et

Larry Collins, essentiellement fondé sur des témoignages, se montre très critique vis-à-vis des résistants, dépeints comme des agités prêts à sacrifier la capitale à leurs ambitions politiques. Finalement rassurés par le choix de René Clément, le réalisateur de *La Bataille du rail* (1946), ils acceptent de déléguer Rol-Tanguy en tant que conseiller historique. L'ancien chef FFI s'efforcera de faire rectifier ce qui les présente sous un jour défavorable.

René Clément, lui, est contraint de naviguer à vue. Les autorisations de tourner dans la capitale dépendent des gaullistes au pouvoir. Mais la puissante fédération du spectacle, affiliée à la CGT, contrôle les techniciens. Pendant des mois, son script est laborieusement réécrit pour satisfaire les deux parties. Néanmoins, «on constate à la lecture du scénario final que les gaullistes ont été mieux servis, explique l'historienne et commissaire de l'exposition Sylvie Lindeperg. Leur pouvoir d'empêchement est bien supérieur à celui du PCF». Le casting les avantage (Delon incarne



MUSÉE DE LA LIBÉRATION DE PARIS - MUSÉE DU GÉNÉRAL LECLERCQ - MUSÉE JEAN MOULIN/PANTOINE

Vrai-faux L'exposition s'interroge sur les frontières entre reconstitution historique et interprétation artistique.

Chaban; Belmondo, Yvon Morandat), l'écriture scénaristique aussi, «leurs personnages apparaissent plus humains et sont nettement plus nombreux. Rol-Tanguy, interprété par Bruno Cremer, tire son épingle du jeu, mais il est le seul à émerger chez les résistants communistes et il disparaît quasiment dans la seconde partie du récit, qui assure le triomphe des gaullistes». Le film s'autorise encore à réexaminer le rôle des acteurs de la Libération en fonction de leurs trajectoires postérieures. Certains sont exagérément valorisés; d'autres, escamotés. Ainsi, le président du Conseil national de la Résistance en août 1944, Georges Bidault, n'apparaît pas: sa farouche opposition à la politique algérienne du Général lui a valu sa disgrâce.

Sortie en grande pompe à quelques mois des législatives de mars 1967, la fresque à la gloire de De Gaulle rappelle qu'il fut l'artisan de la victoire. «Tous les opposants considèrent alors que le film est l'un des nombreux instruments utilisés par le pouvoir pour gagner les élections.» À revoir, donc, comme un monument du patrimoine et... l'un des piliers de la construction du grand roman national.

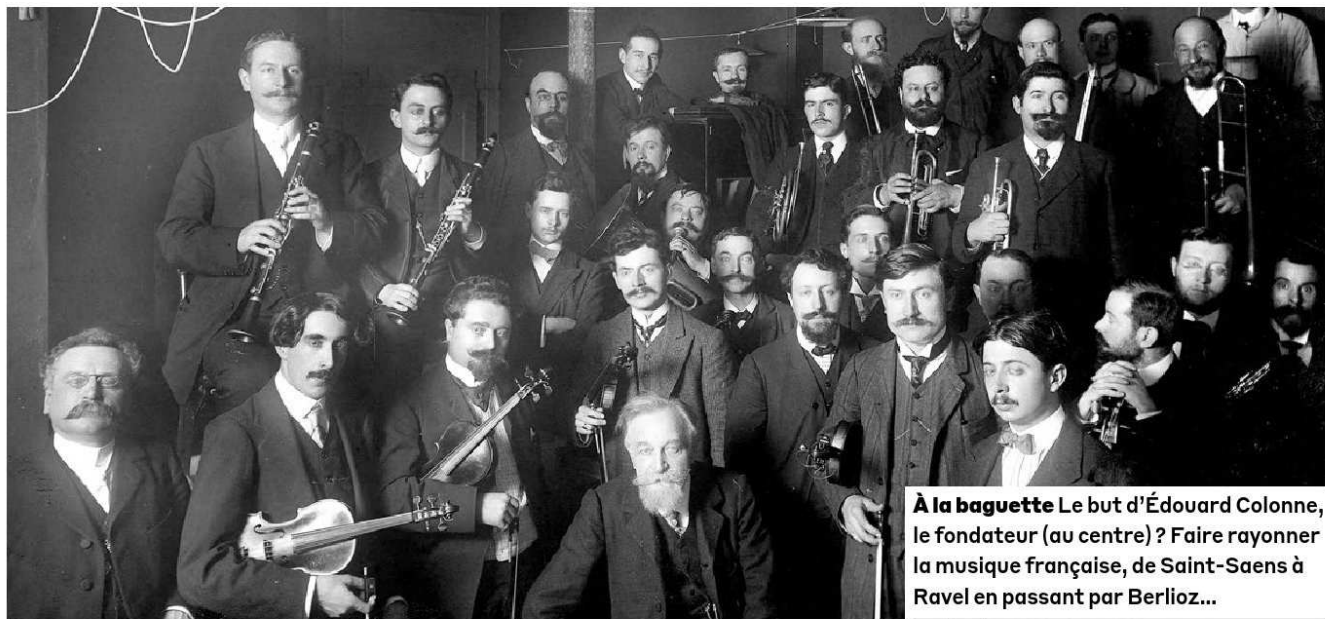
STÉPHANIE GATIGNOL

Résistances Le contexte électoral de l'année 1967 pèse sur le film, réalisé par René Clément deux ans après la parution du best-seller de Lapierre et Collins (1964).



SUNSET BOULEVARD/GETTY IMAGES

L'orchestre Colonne, un siècle et demi de surprises



À la baguette Le but d'Édouard Colonne, le fondateur (au centre) ? Faire rayonner la musique française, de Saint-Saëns à Ravel en passant par Berlioz...

Musique Depuis 1873, cet ensemble symphonique – et associatif – fondé par Édouard Colonne (1838-1910) explore avec bonheur l'art musical des XIX^e et XX^e siècles.

Lorsque, le 28 avril prochain, l'orchestre Colonne s'installera sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées, c'est avec un programme fidèle à son identité et un florilège de grands noms du patrimoine musical français qu'il fêtera ses 150 ans. Dukas (*L'Apprenti sorcier*), Berlioz (*Symphonie fantastique*), Stravinsky (*L'Oiseau de feu*), Ravel (*Daphnis et Chloé*), autant de compositeurs que l'orchestre, fondé en 1873 par le violoniste Édouard Colonne, a accompagnés, promus, quand il n'a pas créé leurs œuvres. Son credo : faire rayonner en priorité la musique et la création françaises,

de Saint-Saëns à Ravel en passant par Massenet, Fauré, Vincent d'Indy ou Debussy. Berlioz, dont les pièces rythment les saisons depuis le début, lui doit la renaissance de sa popularité.

En 1910, Stravinsky et son *Oiseau de feu* prennent leur envol avec les musiciens de Colonne sous la baguette de leur nouveau chef, Gabriel Pierné, à l'Opéra de Paris. C'est encore avec des musiciens de la formation et le successeur de Pierné à la direction musicale, Pierre Monteux, qu'est créé en 1913 *Le Sacre du printemps* avec les Ballets russes au Théâtre des Champs-Élysées.

Souffle de l'histoire et volonté de partage

Une première mouvementée, entrée dans l'Histoire comme un sacré choc esthétique ! Véritable instrument de ce que l'on n'appelait pas encore le *soft power*, l'orchestre Colonne a été dirigé entre autres par Mahler, Tchaïkovski, Grieg, Richard Strauss ou Prokofiev. Même les conflits du XX^e siècle n'auront pas raison de lui. Pendant les

deux guerres mondiales, les orchestres Colonne et Lamoureux s'associent pour pallier le départ au front de leurs musiciens. En 1940, les lois antisémites du régime de Vichy contraignent la formation à renoncer à son nom, Édouard Colonne étant d'origine juive, mais la musique reprend ses droits à la Libération et Colonne s'affiche à nouveau en grand sur les programmes.

S'y ajoutent, au fil du temps, des noms prestigieux, comme Yehudi Menuhin, Clara Haskil et, plus récemment, Anne-Sophie Mutter ou encore Roberto Alagna. Aujourd'hui, l'accent est mis sur la démocratisation de la musique classique, notamment à travers des concerts à destination du jeune public. Ancrés dans la topographie parisienne avec la rue Édouard-Colonne, près du Théâtre du Châtelet, lieu de résidence initial, le créateur et son orchestre, devenu une institution, ont durablement marqué l'histoire culturelle française du XIX^e et du XX^e siècle. Cela méritait bien une fête. Alors musique, maestro !

ISABELLE MITY, historienne